

Ce qui est resté dans le placard...

Gilbert David

Number 54, 1990

« Théâtre et homosexualité »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

David, G. (1990). Ce qui est resté dans le placard.... *Jeu*, (54), 119–122.

ce qui est resté dans le placard...

homosexualité et société postmoderne

Il y a bien eu, au Québec, un théâtre ouvertement gai, c'est-à-dire militant, engagé, mais la condition homosexuelle s'est manifestée le plus souvent à travers une dramaturgie de revalorisation qui a favorisé l'*acting out* des individus concernés. Cela a débuté timidement dans les années soixante, s'est accentué dans les années soixante-dix et a culminé dans les années quatre-vingt. Parallèlement aux revendications du mouvement féministe et dans le sillage de la «révolution sexuelle», ce courant théâtral, stimulé par le mouvement de libération *gay* américain, s'est d'abord tourné vers les premiers intéressés. La société civile, contre toute attente, a pris acte des changements de mentalité concernant les moeurs : après le «*Bill omnibus*» (1969) du gouvernement de Pierre Elliott Trudeau, qui soustrayait les chambres à coucher («entre adultes consentants d'au moins vingt et un ans») du code pénal canadien, vint un amendement à la Charte québécoise des droits et libertés de la personne (1977) qui a dès lors protégé les homosexuels contre toute discrimination. La Charte des droits fédérale (1981) n'est pas aussi généreuse — mais les autochtones n'y sont pas plus considérés que ceux et celles dont l'orientation sexuelle implique un partenaire du même sexe... Le Québec s'est ainsi désigné une fois de plus comme société distincte.

Mais la nouvelle tolérance de la société québécoise¹ et un contexte juridique moins répressif ont-ils pour autant «naturalisé» la condition homosexuelle? À la fois oui et non. D'une part, il est aujourd'hui possible pour un citoyen d'assumer sans trop d'inconvénients une relation homosexuelle «en privé» — plus ouvertement encore dans certains milieux comme celui du théâtre —, mais d'autre part, il ne fait pas de doute que les amours homosexuelles restent doublement problématiques : d'abord, une chose «tolérée», voire acceptée, ne signifie pas qu'elle soit, de fait, considérée comme souhaitable, et la collectivité aura toujours à composer avec l'inquiétante réalité qui fait qu'une relation amoureuse entre un homme et une femme puisse engendrer² un être qui en est la contradiction vivante — qu'on le veuille ou non, les couples qui prennent la décision de mettre au monde un enfant ne le font pas, à ce qu'il semble, en rêvant qu'il devienne homosexuel³. En clair,

1. Les résultats d'un sondage UQAM-*La Presse*-Radio-Québec, effectué à l'automne 1987, montraient que 72% des Montréalais interrogés (dont 3,5% s'étaient identifiés comme homosexuels ou bisexuels) rejetaient la discrimination dont pourraient être victimes les homosexuels. Ce pourcentage descendait à 60% quand il s'agissait d'envisager de côtoyer régulièrement des homosexuels — ce qui présuppose que l'identité de chacun est alors claire et «génante» pour la personne non homosexuelle. Enfin, les opinions exprimées sur l'homosexualité comme telle se faisaient plus réservées: 46% des répondants pensaient que cette orientation allait à l'encontre de la morale. Voir «Grande tolérance face à l'homosexualité», par Pierre Gravel, dans *La Presse*, Montréal, samedi 20 février 1988, p. B1.

2. Je n'entre pas ici dans la discussion à savoir si l'homosexualité est un phénomène génétique ou psychique. Je penche pour la seconde hypothèse, ce qui reporte sur les parents une responsabilité face aux choix qui sont les leurs dans l'éducation des enfants.

3. Ce qui expliquerait pourquoi un homosexuel saurait toujours, au moins confusément, que le fait de révéler son orientation sexuelle à ses parents ne va pas de soi, car il introduit aussitôt dans le couple parental un doute sur sa «compétence» à livrer à la société un sujet «orthodoxe», c'est-à-dire potentiellement capable d'élargir le cercle familial, voire de «perpétuer la race». D'où l'incontournable question de l'échec qui hante la conscience du sujet homosexuel, même au-delà de l'acceptation de sa condition : il/elle ne sera jamais «comme les autres».

la société, pour assurer sa reproduction et sa pérennité, n'est-elle pas amenée non seulement à valoriser l'hétérosexualité, mais aussi à veiller à ce que l'homosexualité demeure la plus marginale possible par des actions préventives (et non répressives car, devant le fait accompli, la seule attitude humanitaire est de respecter l'être homosexuel qu'une trajectoire psychofamiliale et sociale spécifique a fait tel)? Par ailleurs et en même temps, à la faveur d'une économie de marché, toujours prête à réorienter sa production puisqu'elle ne reconnaît que la loi du profit, des entrepreneurs ont bien vu l'intérêt qu'il y aurait à s'adresser à des célibataires qui s'autociblaient ainsi, consommateurs à la fois plus «libres» et plus «dépendants⁴» (parce que n'ayant pas de charges familiales?), et plus enclins que d'autres, peut-être, à chercher des compensations à leur errance amoureuse à travers une fringale d'objets matériels ou symboliques (dont les spectacles). L'idéologie néo-libérale — par ailleurs si conservatrice à l'endroit des femmes — a, paradoxalement, contribué à la banalisation sociale de l'homosexualité, mais ce fut, peut-on croire, au prix d'une identité homosexuelle arraisonnée⁵.

Par ailleurs, cette attitude bienveillante a coïncidé avec l'émergence du mode de vie postmoderne — la dite société de consommation —, érigeant partout le plaisir immédiat comme valeur-étalon, adoptant le slogan «Achetez maintenant, payez plus tard» comme illusion existentielle et posant comme modèle de réalisation de soi l'individualisme pur et dur. L'homme-objet qui s'entoure de produits ostentatoires ne se propose-t-il pas alors comme la figure cardinale d'un univers de la marchandise sous l'emprise de la séduction généralisée? Cet homme (homosexuel ou non) ne serait-il pas, dans l'ordre du chacun pour soi, un éternel adolescent (du moment qu'il consomme...), c'est-à-dire un Narcisse qui n'en finirait plus de s'inventer des miroirs, des doubles, du Même? La désertion des hommes face à la paternité ne seraient-elles qu'une conséquence d'une acceptation plus grande non pas tant de l'homosexualité que du célibat, celui-ci se présentant comme un mode de vie enviable? Quelle part de responsabilité les homosexuels se reconnaissent-ils en regard des générations futures, notamment face aux enfants? Voilà bien des questions qui méritent d'être posées et qu'on ne retrouve pas encore sur nos scènes...

Pourtant, c'est un secret de Polichinelle que le théâtre québécois a, au cours des vingt dernières années, été particulièrement accueillant face aux thématiques et aux créateurs homosexuels. Cela étant, est-ce que cette production théâtrale (à thématique homosexuelle ou non) assumée par des praticiens homosexuels n'aurait pas entraîné une distorsion de la réalité collective globale, et une réduction de sa complexité? Je pense que oui, parce que ce théâtre n'a été le plus souvent qu'une machine de guerre dirigée contre toute forme d'autorité, laissant croire que tout exercice du pouvoir est forcément abusif, que toute maîtrise est aberrante, que tout interdit est contraire à la vie — «Familles, je vous hais», disait déjà le Gide des *Nourritures terrestres* —, et parce que ce théâtre n'aura eu comme moteur qu'une apologie du désir homosexuel, sans égard aux pratiques contradictoires dont celui-ci est porteur, au nom d'un hédonisme qui ne connaît que le battement insensé du TOUT ou RIEN. En posant un tel jugement, je ne veux pas insinuer qu'on serait en présence ici d'une action concertée, encore moins d'un complot, mais je crois que les homosexuels qui font du théâtre

4. «Qu'est-ce qu'un «gays», sinon un fils en vacances perpétuelles, qui festoie dans sa chair la dispense d'avoir à devenir un sombre père?» (LAROSE (1983): 69). Toutes les références renvoient à la bibliographie en fin d'article. Il y aurait lieu de s'interroger sur la «dépendance» de substitution, compensatoire, en réponse à un désir déçu ou un amour impossible, dans les milieux homosexuels (je tiens à ce pluriel).

5. Cet arraisonnement «somme» l'individu de se dévoiler, d'opter pour une identité sans ambiguïté et de se reconnaître un groupe d'appartenance. «En d'autres termes, l'homosexualité masculine contemporaine aurait en quelque sorte été largement mise en demeure de se dire et de se vivre sous cette figure hégémonique d'une identité construite à travers les conceptualisations de la raison scientifique (en particulier la psycho-sexologie contemporaine) et de la raison politique (sur le mode de la libération, à travers une «communauté» considérée comme «sujet» ou «porteur historique» de cette «libération» (MÉNARD (1987): 112). L'auteur ne prenait en compte que l'homosexualité masculine dans son article.

6. Je pense ici aux hommes qui se refusent à devenir père comme à ceux qui, une fois père, se soustraient ensuite à leurs responsabilités — le couplage d'une femme et de son enfant constitue un pourcentage accablant des familles monoparentales du Québec.

(auteurs, metteurs en scène, comédiens, directeurs artistiques, etc.), du fait même de leur présence déterminante dans la production scénique actuelle, ont à s'interroger sur leurs rapports au théâtre et, par ce biais, à la société elle-même. La tâche est difficile : Comment affirmer, par exemple, que l'homosexualité n'est pas *en soi* révolutionnaire, sans réveiller les vieilles craintes d'un retour de l'ostracisme? En revanche, comment ne pas s'inquiéter de certains effets de complaisance par lesquels le milieu théâtral homosexuel, sous couvert d'«affinités électives», bien protégé par la loi du silence — qu'on ne peut enfreindre sous peine de passer pour un «traître», un envieux ou un affreux homophobe —, pratique une forme de protectorat... Humain, trop humain, peut-on penser? Sans doute. Mais avant d'aller plus avant, je m'empresse de souligner que je m'en tiendrai ici à des prolégomènes — il faudrait un livre pour approfondir ce sujet — et que je m'intéresserai au *phénomène global* que constituent les manifestations théâtrales de l'homosexualité masculine, celles de leurs consœurs lesbiennes m'apparaissant pour le moins marginales.

les silences d'une «libération»

Il y a «eux», les «*straights*», et il y a «le marginal», auréolé de son appartenance à une «race maudite», fier de sa «différence» — au point d'en remettre : plus «macho» que Rambo, plus «femme» que n'importe quelle star... Ce clivage n'est-il pas rassurant? D'un côté il y aurait donc la «sensibilité», de l'autre la bêtise «mur à mur»? On pourrait le croire à voir la galerie de personnages homosexuels qui se sont succédé sur nos scènes, tous plus généreux, éclairés, créateurs et séduisants les uns que les autres, toutes ces qualités se trouvant subsumées par leur statut incontournable de Victime. Certes, ici et là on trouvera une «bitch», telle la duchesse de Langeais, cette mauvaise langue dont la truculence ou la vulgarité entraîne néanmoins une curieuse indulgence : sa «méchanceté» viendrait de ce qu'«il» ou «elle» ne «pogne» pas — les critiques provoquent souvent le même genre d'apitoiement, plus ou moins condescendant, à l'égard de leur prétendue frustration... artistique!

Mais une fois l'homosexualité intégrée à l'habitus social, n'y aurait-il pas quelque méprise à perpétuer aujourd'hui la représentation de situations qui renvoient à un état antérieur à l'intégration tant souhaitée et, sinon totalement réalisée, en bonne voie de l'être? N'y a-t-il pas ici et maintenant de nouvelles situations (le «Village», le SIDA, la prostitution juvénile, etc.) qui appelleraient un nouveau regard? Ne faut-il pas assumer que le fait d'être homosexuel n'est plus un élément primordial de positionnement du sujet à l'égard de la société? Et si on croit le contraire, j'aimerais bien qu'on m'explique en quoi l'homosexualité différencie celui qui gagne bien sa vie de celui qui la gagne mal, celui qui travaille à des changements sociaux de celui que cela laisse indifférent, celui qui cherche à «sortir de l'homme comme l'homme est sorti du singe» (Matta) de celui qui renforce les valeurs du système actuel. L'homosexualité n'immunise personne contre la lâcheté, la cruauté, l'intolérance (!) ou la misogynie. Un être humain n'est pas plus génial ou plus crapuleux parce qu'il est homosexuel : il se trouve qu'il y a des génies et des crapules qui sont des homosexuels, mais cette identité sexuelle ne peut pas plus servir à magnifier qu'à dénigrer ceux qu'elle concerne. La célébration de l'homosexualité comme incarnation d'un destin forcément exceptionnel et intrinsèquement libertaire est devenue caduque.

Le dramaturge qui aborde une thématique homosexuelle peut donc être tenté de contourner l'angoisse engendrée par la banalisation en situant nostalgiquement ses personnages à une époque où la société adoptait une attitude largement répressive, et ce, avec deux effets majeurs : d'une part, il soumet des figures idéalisées et/ou victimisées qui flattent le public homosexuel et, d'autre part, il induit auprès du public général un sentiment de culpabilité rétroactif qui inhibe toute attitude critique — ne retrouve-t-on pas un blocage semblable quand il s'agit de critiquer un Noir ou un Juif? Mais cette opération de sauvetage de la marginalité héroïque n'a fait que pétrifier le vécu homosexuel dans ses manifestations stéréotypées. Est-il possible pour ces auteurs de dépasser les couples primaires véhiculés par la sous-culture homosexuelle (et une certaine industrie culturelle), par

exemple : l'éphèbe et Socrate, le «gars de bicycle» et le coiffeur, le «serin» et son «sugar», le travesti et le *bodybuilder*, la «folle» et Greta Garbo, saint Sébastien et le bel archer de l'Empereur? De tels clichés ont une réelle force d'attraction, mais ils me semblent absorber sous des traits actoriels secondaires des conduites inquiétantes et finissent par occulter des forces autrement plus dérangeantes : la pulsion autodestructrice et suicidaire, le culte obsessionnel de la jeunesse, la fascination-répulsion à l'égard de l'Éternel féminin (sous la figure privilégiée de la Mère aimée-haïe), l'exacerbation de la jouissance perverse⁷, le désespoir amoureux qui engendre le cynisme, etc.

Les conditions de vie de l'homosexuel et les exigences éthiques à son égard sont-elles du même ordre aujourd'hui? Alors que la loi civile ne joue plus comme interdit — mais il reste la Loi de l'espèce, non? — et que la religion a perdu sa position dominante dans la gestion des valeurs morales, le dramaturge qui entend créer des personnages homosexuels ne peut plus se contenter de ressasser des situations datées, surtout si c'est pour taire la réalité actuelle de l'homosexualité, avec ses appels légitimes et ses propres malaises. Ce sont de tels silences qui, en dépit de la dite libération gaie, demeurent bien enfermés dans le placard.

gilbert david

prolongements bibliographiques

- BAUDRILLARD, Jean (1979), *De la séduction*, Paris, Denoël-Gonthier, coll. «Médiations».
- CASTILLO, Michel del (1983), «Le plaisir de mourir», dans *Saint Sébastien, Adonis et martyr*, Paris, Persona, p. 13-15.
- CORNEAU, Guy (1989), *Père manquant, fils manqué*, Montréal, Éditions de l'Homme.
- FERNANDEZ, Dominique (1989), *Le Rapt de Ganymède*, Paris, Grasset.
- GILLIBERT, Jean (1983), *Les Illusiades, Essai sur le théâtre de l'acteur*, Paris, Clancier-Guénéaud, coll. «Bibliothèque des signes».
- LAROSE, Jean (1983), «Les hommes et leurs crises», dans *Gravida*, Montréal, Éditions Bergeron, p. 61-73.
- MÉNARD, Guy (1987), «La communauté gaie : accomplissement — ou arraisonement — du désir homosexuel?», dans *La Radicalité du quotidien*, textes réunis et présentés par André Corten et Marie-Blanche Tahon, Montréal, VLB Éditeur, p. 99-118.
- OLIVIER, Christiane (1980), *Les Enfants de Jocaste*, Paris, Denoël-Gonthier.
- RUSE, Michael (1988), *Homosexuality, A Philosophical Inquiry*, New York-Oxford, Basil Blackwell.
- SCARPETTA, Guy (1978), «Le théâtre et son trouble», entretien par Alain Mergier, dans *34-44*, Cahiers de recherche de S. T. D., Paris, Université Paris 7, p. 37-45.

7. Je prends soin de noter ici que toute jouissance a un caractère plus ou moins pervers, mais il peut aussi se produire une dérive qui rend le sujet absolument prisonnier d'un *unique* scénario pervers, ce qui est tout autre chose.